

L'IMPORTANT
QUINZIÈME PROVERBE.

CARMONTELLE, Louis Carrogis,
dit Louis de Carmontelle (1717-1806)

1771

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Février 2019

L'IMPORTANT
QUINZIÈME PROVERBE.

de CARMONTELLE.

À Paris, chez MERLIN, Au bas de la Rue de Harpe, vis à vis de
la rue Poupée.

M. DCC. LXVIII. Avec Approbation et Privilège du Roi.

PERSONNAGES

LE MARÉCHAL DE FRANCE.

LE CHEVALIER DE COURE-PLAINE, Aide-Maréchal des Logis de l'armée.

SAINT-GRATIEN, Aide-Major.

DAUVERSAC, Capitaine d'infanterie.

GERVAULT, Capitaine de Cavalerie.

DÉRINCOURT, Capitaine de Dragons.

UN GARÇON DE THÉÂTRE.

La Scene est dans le Foyer de la Comédie Française.

Nota : Dans PROVERBES DRAMATIQUES, Tome premier, Première partie, 1768.

L'IMPORTANT

SCÈNE PREMIÈRE. Saint-Gratien, D'Auversac.

SAINT-GRATIEN.

Hé bien, d'Auversac, que ferons-nous ?

D'AUVERSAC.

Ma foi, je n'en sais rien. Quelle diable de fantaisie, de venir ici un jour de pièce nouvelle ; je savais bien que nous n'y trouverions pas de place !

SAINT-GRATIEN.

C'est qu'on m'a dit que ce serait la plus belle chose du monde, que depuis longtemps on n'a rien vu de pareil.

D'AUVERSAC.

Mais si elle est bonne, nous la verrons toujours bien. Au lieu de rester à la Comédie Italienne

SAINT-GRATIEN.

Mais il n'y avait personne. Et puis je n'entends pas l'Italien.

D'AUVERSAC.

Ni moi non plus \ mais Arlequin me fait rire.

SAINT-GRATIEN.

Oui, avec les cabinets de Tourlourette, la laitière pour dire une lettre ; mariner pour marier, Monsieur Bataillon, Pataflon ; c'est toujours là même chose.

D'AUVERSAC.

Cela ne fait rien, j'aime mieux cela qu'une Tragédie, ou de la musique, où je ne connais rien.

SAINT-GRATIEN.

Chacun a son goût.

D'AUVERSAC.

Tu aurais besoin de rire un peu au moins ; car tu travailles trop.

SAINT-GRATIEN.

Cela te paraît comme cela ; parce que tu ne fais rien, toi.

D'AUVERSAC.

Ne veux-tu pas que j'aie me casser la tête sur des Cartes de Géographie, ou à faire des calculs ? C'est à vous autres Messieurs de l'État-Major, à vous donner cette peine-là. À propos, est-ce une affaire finie ? entre[s]-tu dans l'État-Major de l'armée ?

SAINT-GRATIEN.

Oui, c'est décidé. Je voudrais voir seulement le Chevalier de Coure-Plaine, pour savoir de lui quand je pourrai voir Monsieur le Maréchal.

D'AUVERSAC.

Que ne vas-tu chez lui ?

SAINT-GRATIEN.

On ne le trouve jamais, le Chevalier, et c'est pour cela principalement que je suis venu ici, pour voir si je ne le rencontrerai pas.

D'AUVERSAC.

Ah, je ne m'étonne plus, si tu n'as pas voulu aller à la Comédie Italienne ?

SCÈNE II.

Le Chevalier, D'Auversac, Saint-Gratien.

LE CHEVALIER, entre d'un air effrayé.

Il n'y a personne ici.

Il veut sortir.

SAINT-GRATIEN.

Monsieur le Chevalier, Monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce qui m'appelle là ? Ah, c'est vous, Monsieur de Saint-Gratien. N'avez-vous pas vu le petit Duc, votre Colonel ?

SAINT-GRATIEN.

Non , personne n'est venu ici depuis que nous y sommes.

LE CHEVALIER.

C'est inconcevable ! Il me donne rendez-vous ici, pour que nous parlions de ses affaires, et je ne le trouve pas.

SAINT-GRATIEN.

Il va peut-être y venir.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je ne peux pas deviner ce qu'il veut ; il a à me parler pour faire changer de quartier à son Régiment, il faut que je sache du moins où il veut aller, pendant que nous faisons le nouvel arrangement.

SAINT-GRATIEN.

Je n'en sais rien, il ne m'en a pas parlé : mais Monsieur le Chevalier, j'ai été chez vous ce matin, pour avoir l'honneur de vous voir, vous veniez de sortir.

LE CHEVALIER.

Oui, le Maréchal m'a envoyé chercher et nous n'avons rien fait, notre travail est remis à ce soir à neuf heures.

SAINT-GRATIEN.

On ne pourra donc pas le voir d'aujourd'hui ?

LE CHEVALIER.

Non ; nous serons renfermés toute la soirée.

SAINT-GRATIEN.

J'aurais pourtant besoin de lui parler, et cela me dérange beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je conçois cela. Avez vous une place ici ?

SAINT-GRATIEN.

Non, vraiment ; et vous ?

LE CHEVALIER.

Oh, moi, j'ai la loge de la Maréchale, et puis celles de toutes les femmes de ma connaissance ; mais on ne peut pas se partager.

SAINT-GRATIEN.

Vous êtes bien heureux ! Savez-vous quand Monsieur le Maréchal partira ?

LE CHEVALIER.

Oui ; mais je ne peux pas le dire.

SAINT-GRATIEN.

Et notre département ?

LE CHEVALIER.

Il est fait.

SAINT-GRATIEN.

De quel côté à peu-près ?

LE CHEVALIER.

C'est un secret ; mais vous allez avoir vos ordres tout-à-l'heure.

SAINT-GRATIEN.

J'aurais bien voulu rester ici encore quelques jours.

LE CHEVALIER.

Cela fera difficile ; si vous voulez, j'en parlerai au Maréchal, et j'obtiendrai sûrement qu'on retarde votre départ.

SAINT-GRATIEN.

Tout de bon ? Vous me feriez plaisir.

LE CHEVALIER.

Je vous dis que j'en fais mon affaire.

SAINT-GRATIEN.

Je vous en ferai très obligé, je n'ai besoin que de huit jours, pour avoir seulement le temps d'acheter des chevaux.

LE CHEVALIER.

Je ne conçois pas cela.

Il tire sa montre.

Il est près de cinq heures et demie, la Maréchale doit être arrivée ; elle va bien me gronder, je m'enfuis.

SAINT-GRATIEN.

Monsieur le Chevalier, quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir ?

LE CHEVALIER, en s'en allant.

Mais quand vous voudrez ; demain, après demain, ou à Versailles , où nous serons toute la semaine prochaine.

SCÈNE III.
Saint-Gratien, D'Auversac.

D'AUVERSAC.

Est-ce pas là cet Important qui égara notre colonne la campagne dernière, qui nous fit faire six lieues, au lieu de deux, sans pouvoir trouver notre camp, et puis qui nous laissa-là ?

SAINT-GRATIEN.

C'est lui-même.

D'AUVERSAC.

Que le diable l'emporte ! C'est aussi lui qui voulait battre les paysans Hanovriens ; parce qu'ils n'entendaient pas le Français, et qui ne savait pas leur répondre quand ils lui parlaient Latin.

SAINT-GRATIEN.

C'est vrai.

D'AUVERSAC.

Hé bien, ce sont pourtant ces gens-là qui ont toutes les grâces. Cela me met toujours en colère, de voir que sans aucun talent que de la fatuité, on parvienne ainsi, pendant que nous...

SAINT-GRATIEN.

Paix donc, si on t'entendait.

D'AUVERSAC.

Cela est-il faux ? Je sais bien que tu ne feras pas comme cela, toi.

SAINT-GRATIEN.

Je crois que voilà Monsieur le Maréchal ; oui, c'est lui-même.

SCÈNE IV.
Le Maréchal, Saint-Gratien.
D'Auversac, Un Garçon.

LE MARÉCHAL, au Garçon de Théâtre.
Va-t-on bientôt commencer ?

LE GARÇON.
Oui, Monseigneur.

LE MARÉCHAL.
Hé ! Vous voilà, mon cher Saint-Gratien ! Je suis bien aise de vous voir. Vous viendrez ce soir chez moi, n'est-ce pas ?

SAINT-GRATIEN.
Monsieur le Maréchal, je le désirais fort, mais...

LE MARÉCHAL.
Hé bien, qui vous en empêchera ?

SAINT-GRATIEN.
C'est qu'on m'a dit que vous seriez renfermé toute la soirée, avec Monsieur le Chevalier de Coure-Plaine.

LE MARÉCHAL.
Avec le Chevalier de Coure-Plaine ! Et qui vous a dit cela ?

SAINT-GRATIEN.
C'est lui-même, Monsieur le Maréchal ; je viens de le voir dans l'instant.

LE MARÉCHAL.
Ah, celui-là n'est pas mauvais ; moi renfermé avec lui ! Et pourquoi faire ?

SAINT-GRATIEN.
Pour travailler, à ce qu'il dit.

LE MARÉCHAL.
Mais la tête lui a donc tourné ?

SAINT-GRATIEN.

Il s'est même chargé de parler à Monsieur le Maréchal, pour me donner quelques jours à rester ici.

LE MARÉCHAL.

Quelques jours ? Vous ne vous en irez qu'avec moi.

SAINT-GRATIEN.

Sûrement, je suis à vos ordres ; mais c'est qu'il prétend que Monsieur le Maréchal partira dans peu peut-être.

LE MARÉCHAL.

Moi ? Dans deux mois au plutôt. Ah, je suis bien aise de savoir tout cela ; c'est encore un joli travailleur !

SAINT-GRATIEN.

Monsieur le Maréchal, ne lui dites pas que c'est moi qui ai dit cela.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi ? Laissez, laissez-moi faire. Le voilà justement.

SCÈNE V.

Le Maréchal, Saint-Gratien, D'Auversac, Le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Monsieur le Maréchal, je venais savoir si vous arriviez , pour...

LE MARÉCHAL.

Où avez-vous donc pris, Monsieur le Chevalier, que nous devons être renfermés ensemble toute la soirée ?

LE CHEVALIER.

Mais, Monsieur le Maréchal, c'est que j'ai cru...

LE MARÉCHAL.

Et pour travailler avec vous, encore.

LE CHEVALIER.

C'est que j'ai pensé que vous aimeriez mieux voir Monsieur de Saint-Gratien, le matin.

LE MARÉCHAL.

Vous avez fort mal pensé, je veux le voir toujours, à toute heure. Et vous vous mêlez de vouloir protéger ? Cela vous va bien, vis-à-vis de lui surtout.

LE CHEVALIER.

Moi ?

LE MARÉCHAL.

Oui, vous. Vous me faites partir bientôt, à vous entendre ; je suis à vos ordres apparemment ?

LE CHEVALIER.

En vérité, je n'ai jamais pensé...

LE MARÉCHAL.

Allons, allons. Madame la Maréchale est-elle arrivée ?

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur le Maréchal, je venais au devant de vous pour vous le dire.

LE MARÉCHAL.

Venez, Saint-Gratien, je veux vous présenter à Madame la Maréchale, il faut pour faire connaissance avec elle, que vous veniez souper avec nous. Y a-t-il une place dans sa loge, pour Saint Gratien ?

LE CHEVALIER.

Non, Monsieur le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Et où étiez-vous, vous ?

LE CHEVALIER.

Dans sa loge.

LE MARÉCHAL.

Hé-bien, vous trouverez une autre place, un agréable comme vous, ne saurait jamais manquer.

SAINT-GRATIEN.

Mais, Monsieur le Maréchal, je ne veux pas prendre la place de Monsieur le Chevalier.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi donc cela ? Allons, je vous dis que je le veux. Venez.

SAINT-GRATIEN.

Bonsoir d'Auversac, à demain.

D'AUVERSAC.

Je suis charmé de ce qui vient d'arriver. Adieu.

SCÈNE VI.

Le Chevalier, Gervault.

LE CHEVALIER.

Me voilà bien avancé ! Que devenir à présent ?

GERVAULT.

Hé bien, Chevalier, que fais-tu donc ici ? Ta pièce va commencer.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien.

GERVAULT.

Tu es bienheureux toi, je ne sais pas comme tu fais, tu es toujours le mieux placé du monde : je suis venu trop tard et je ne peux pas trouver un coin, tout est plein.

LE CHEVALIER.

Je voudrais pouvoir te donner ma place ; car j'ai envie de m'en aller.

GERVAULT.

Bon, quelle folie !

LE CHEVALIER.

Je ne te mens pas ; j'ai promis à la Duchesse qui est malade, d'aller lui tenir compagnie pendant la Comédie ; parce qu'elle n'aura personne.

GERVAULT.

Tu iras après la grande pièce, et tu lui en diras des nouvelles ; cela te servira d'excuse.

LE CHEVALIER.

Non, je t'en prie, jette moi à sa porte, tu me fera[s] plaisir ; car je ne pourrai jamais trouver mes gens.

GERVAULT.

Quoi, tu laisserais comme cela la Maréchale, fi donc ! Je ne le souffrirai jamais, je suis trop de tes amis pour cela, et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu entrer dans sa loge.

LE CHEVALIER.

Je te dis que je ne le peux pas, en honneur, j'ai affaire.

SCÈNE VII.

Le Chevalier, Dérincourt, Gervault.

DÉRINCOURT.

Hé bien, mon pauvre Chevalier, te voilà donc débusqué ; la loge de la Maréchale est remplie et tu n'y es pas ! Tu dois être bien humilié, de te voir comme cela préférer un nouveau venu.

GERVAULT.

Quoi, tu me trompais ?

LE CHEVALIER.

Non, je t'assure que je n'ai pas voulu y rester et que j'ai même cédé ma place.

DÉRINCOURT.

Oui, cédé sa place. Il y a bien été forcé par le Maréchal ; je sais ton histoire, je viens de rencontrer d'Auversac, qui m'a tout conté.

GERVAULT.

Tu me la diras.

DÉRINCOURT.

Je t'en réponds bien.

GERVAULT.

Ah bien, je vais te mener chez la Duchesse, où tu veux aller, Dérincourt y viendra aussi.

DÉRINCOURT.

Je ne demande pas mieux.

GERVAULT.

Et tu lui diras ce qui vient de lui arriver.

DÉRINCOURT.

Cela fera délicieux. Oh, parbleu, tu viendras, allons, allons.

Ils s'en vont et emmènent le Chevalier.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].